

Claire Joubert (dir.), *Le Postcolonial comparé.  
Anglophonie, francophonie*,  
Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes,  
coll. « Littérature Hors Frontière », 2014, 288 p.

Fabrice Schurmans  
Université de Coimbra (Portugal)

Dans leur « Avant-propos », Émilienne Baneth-Nouailhetas et Claire Joubert reviennent sur le projet à l'origine du volume. Le contexte politique et épistémologique (la mondialisation néolibérale, la disqualification des sciences sociales et humaines au nom de leur inutilité ou de leur manque de scientificité) a, en partie, déterminé le dessein de faire retour au postcolonial dans une perspective comparée. Cela notamment afin d'approfondir la connaissance du lien entre colonisation et mondialisation puisque la première continue à faire sentir ses

effets dans le temps présent (p. 6). Dans toute situation coloniale, le pôle dominant a tendance à asseoir son autorité et son pouvoir sur un savoir, une épistémologie et une langue, imposés au pôle dominé. Il reviendra à celui-ci de développer des stratégies d'adaptation, d'évitement et/ou de rejet face au savoir importé. Dans le rapport colonial, avancent les auteures, « le 'même' de la langue se superpose à 'l'autre' de l'histoire » (p. 6). Il sera donc question, au long du volume, de saisir les littératures postcoloniales dans leur pluralité, en privilégiant l'analyse du rapport entre savoir et pouvoir ainsi que les lectures pluridisciplinaires. « Il s'agit par là de bouleverser l'habituel cloisonnement des disciplines et des épistémologies afin d'ouvrir un espace à l'énergie créative, historiquement et politiquement signifiante, de la littérature. » (p. 7)

La première partie, « *Les Postcolonial Studies* et l'épreuve comparatiste », entend poser les jalons théoriques d'une approche comparée des littératures postcoloniales. Robert Young retrace en quelques pages l'histoire des dénominations ayant servi à décrire les littératures écrites en anglais hors du Royaume-Uni. Le titre de sa contribution est assez révélateur de ce point de vue – « Littérature anglaise ou littératures en langue anglaise » –, la première appellation renvoyant à une conception nationale (l'État national unilingue) et la seconde insistant sur la pluralité des écritures contemporaines en anglais. C'est bien le colonialisme qui a obligé intellectuels et chercheurs à repenser les anciennes catégories. Comment décrire ces écrivains issus de dizaines de nouveaux États et qui ont fait de l'anglais leur langue d'écriture? La notion de *Commonwealth Literature* est née de cette réalité nouvelle. On le sait, des écrivains comme Rushdie devaient refuser l'appellation, car, d'une part, elle avait tendance à lisser les

relations avec l'ancien centre impérial et, par ailleurs, elle regroupait « tous les écrivains des anciennes colonies comme s'ils formaient un groupe homogène » (p. 50). Quant à *Anglophone Literature*, apparemment plus neutre politiquement, Young remarque qu'à l'instar de ce qui se joue dans le monde francophone, la notion a le désavantage d'établir une hiérarchie entre le centre littéraire, partagé entre le Royaume-Uni et les États-Unis, et la périphérie, le terme anglophone ne renvoyant alors qu'à la production émanant de celle-ci. L'appellation « littératures postcoloniales » offre, pour Young, plusieurs avantages, dont celui de ne désigner aucune langue en particulier, même si certains critiquent sa portée trop générale. Toutefois, sa définition, parce qu'elle privilégie le côté engagé de ces littératures (« Le terme postcolonial implique aussi un certain type de littérature, généralement défini par une politique de résistance ou un combat idéologique. », p. 55) délaisse *in fine* une bonne partie de ce qui s'écrit à partir des anciennes colonies. Il est indéniable que les Études postcoloniales ont introduit, pas seulement dans le monde anglo-saxon, de nouvelles perspectives analytiques et théoriques, qu'elles ont favorisé les approches pluri-disciplinaires du phénomène littéraire. « La révolution introduite par les *Postcolonial studies* a été de ne pas traiter de littérature au sens étroit mais de la politique du savoir et des façons dont le savoir transmis par les œuvres implique plus généralement une certaine politique [...] » (p. 59).

Les remarques initiales de Young trouveront un écho dans la contribution de Jean-Marc Moura – « Critique francophone du postcolonial et critique postcoloniale de la francophonie » –, qui revient sur la façon dont les chercheurs abordent aujourd'hui les littératures postcoloniales de langue

française. Lire et interpréter ces littératures selon une perspective elle-même postcoloniale n'a pas été chose aisée en France, on le sait, et cela, d'autant plus qu'une appellation concurrente, Littératures francophones, semblait donner satisfaction à de nombreux critiques et chercheurs. Pourtant, comme le rappelle Moura, cette notion reste porteuse d'une série d'apories à cause de son inscription partielle dans l'espace de la Francophonie politique. L'État français entendait, d'une part, garder un rôle central dans ses relations politiques et économiques avec les ex-colonies et, d'autre part, faire du français métropolitain et d'une certaine culture exprimée par celui-ci la référence pour les marges du système mis en place (les instances de légitimation et de consécration très centralisées continuant à déterminer en grande partie le degré de littéarité des textes provenant de l'ensemble de la francophonie). Face aux problèmes soulevés par les dénominations de ces littératures écrites en français hors de France, il paraît désormais acquis que le pluriel rend mieux compte de la diversité des écritures issues d'espaces divers. Dès lors, ne vaut-il pas mieux parler de francophonies ? Si Moura n'emploie pas le terme, sa description de l'apport des Études postcoloniales va sans doute dans ce sens-là : « Les études postcoloniales mettraient plutôt en avant un français conçu comme langue au pluriel, dépourvue de centre évident. » (p. 84) À l'instar de Young, le chercheur français remarque l'émergence de termes nouveaux, ouvrant certainement d'autres horizons (Littérature-monde, Études de la globalisation), mais sans remettre en cause la spécificité de l'approche postcoloniale des « Littératures du Sud », car elle autorise « une topique fort utile en questionnant les effets coloniaux/impériaux sur les dispositions scripturales et lectoriales, sur les usages des codes

littéraires et langagiers, et enfin sur les modes de représentation du réel. » (p. 91) En outre, et nous retrouvons le propos de l'ouvrage, les études postcoloniales de la littérature s'ouvrent presque naturellement sur la perspective comparée, cherchant, au-delà de la différence linguistique, à construire de nouveaux espaces (le monde atlantique par exemple) où œuvres et parcours d'écrivains en viennent à signifier d'une façon autre.

C'est d'ailleurs ce que montrent les articles de Gyssels et de Cottias et Dobie dans la seconde partie de l'ouvrage – « Les Caraïbes : lieu critique du postcolonial » –, dont certaines contributions évitent étrangement la perspective comparée et ses enjeux ou ne l'explorent que marginalement. Gyssels, en spécialiste polyglotte de l'espace en question, a saisi ce qui se joue justement dans les mondes caraïbes, où le rapprochement entre pratiques et textes écrits dans des langues différentes permet de réévaluer l'histoire de certaines littératures postcoloniales. Ainsi rapprocher l'écrivain surinamien écrivant en néerlandais Albert Helman du Guyanais Léon-Gontran Damas permet-il de comprendre que, dans cet espace-là, les frontières littéraires sont parfois moins poreuses que les frontières géographiques : « Autant les frontières entre la Guyane française et le Surinam sont perméables, autant la traversée de la frontière littéraire reste rare. [...] Faire dialoguer auteurs et critiques dans l'archipel caribéen tient de la gageure. » (p. 212) Par le truchement de la comparaison, le lecteur comprend que Damas et Helman partageaient cette même volonté de faire reconnaître, par la constitution d'audacieuses anthologies, des productions littéraires marginalisées et méconnues, et ce, dans une perspective comparée, et qu'ils ont réhabilité dans leur production propre

les exclus (notamment les Amérindiens) tout autant que dénoncé les effets du colonialisme.

Quant à Cottias et Dobie, elles ouvrent des routes prometteuses au sein de l'espace atlantique en comparant les trajectoires de Joséphine Baker et de Mayotte Capécia. L'œuvre de l'écrivaine et intellectuelle cubaine Nancy Morejón avait certes fait l'objet d'une analyse approfondie dans ce volume, mais les deux chercheuses développent une approche réellement comparée, dont les effets heuristiques se feront sans doute longtemps sentir. C'est qu'il ne s'agit pas seulement de réévaluer le travail respectif des deux artistes – Cottias et Dobie y ont contribué en rééditant les deux romans de Capécia en 2012 – et de les comparer, mais de remettre en cause les lectures antérieures qui avaient produit leurs parcours comme autant de conséquences de l'épistémologie coloniale et de la question de la race. Elles rappellent d'ailleurs que, jusqu'à il y a peu, Capécia ne figurait dans l'histoire des littératures issues des Antilles que par le biais de la lecture qu'en avait fait Fanon dans *Peau noire, masques blancs*.

Cottias et Dobie relisent donc Fanon autant que Capécia pour montrer que le premier ignorait les contraintes liées au sexe et que la seconde avait développé, dans ses livres comme dans sa vie, des stratégies de survie (notamment pour assurer un certain confort à ses enfants). À les lire, l'intersection de la race et du genre semble bien problématique chez Fanon lorsqu'il analyse *Je suis Martiniquaise* : « Il passe sous silence les passages qui suggèrent que la narratrice exprime son désir de se marier avec un blanc pour des raisons de promotions sociales et économiques. » (p. 259) Elles ajouteront plus loin que, dans son analyse, Fanon n'aborde pas « les aspects économiques,

politiques et sociaux des romans de Capécia » (p. 261). Leur lecture questionne un point fondamental, un angle mort, de la pensée fanonienne : la race est sa grille d'interprétation dominante des rapports de pouvoir aux Antilles et dans les colonies, alors que Capécia met en scène dans ses textes un ensemble de facteurs, tel le genre, le statut socioéconomique, le fait d'être colonial ou métropolitain (p. 261).

Les auteures étudient les biographies respectives de Baker et de Capécia pour mieux les comparer, c'est-à-dire que la comparaison permet en l'occurrence de mieux saisir les spécificités de leurs parcours. Certes, les deux artistes se sont coulées dans certaines « représentations conventionnelles » de la femme noire, mais elles s'en sont servies « pour atteindre leurs propres objectifs, qu'ils soient personnels ou politiques » (p. 245). L'intersectionnalité permet de saisir plus finement les parcours en question, mais elle permet également de relire à nouveaux frais l'histoire du mouvement noir : « les femmes "noires" n'avaient pas de fonction centrale dans le nouveau militantisme "noir" des années 1950. » (p. 248) Le travail de Cottias et Dobie confirme de façon éclairante l'intuition de Moura, à savoir que, dans le domaine des littératures du Sud ou littératures postcoloniales, la perspective comparée est la mieux à même de rendre compte des géographies intimes et littéraires, des croisements inattendus, de montrer l'artificialité de certaines frontières et de remettre en cause les fondements de certaines lectures hégémoniques.

On signalera également, en fin d'ouvrage, une bibliographie, aussi importante qu'essentielle, renvoyant aux théories postcoloniales ainsi qu'aux approches postcoloniales des littératures du Sud.